



C'est en 1956, ces membres de l'ANC sont poursuivis pour haute trahison. Cette fois-là, rien ne pourra être prouvé contre eux... Nelson Mandela est debout, au centre du troisième rang en partant du bas. Lionel « Rusty » Bernstein est le cinquième à partir de la gauche au premier rang. Photo CIDAA.

◆◆◆
 Quelques mois après les premiers sabotages, Mandela quitte clandestinement l'Afrique du Sud pour l'Éthiopie, l'Algérie (ou il reçoit un entraînement militaire) et Londres. A son retour, il se cache à Rivonia, près de Johannesburg. Sur un terrain d'environ 5 hectares, il y avait une maison principale qui appartenait à des Européens menant une vie normale, mais qui savaient qui se cachait dans le cottage, à 50 mètres d'eux. C'avait été mon travail d'architecte de le rénover. J'allais donc très souvent là-bas. Nelson

avait beaucoup de temps pour étudier, lire et écrire. Ce qui explique que la police ait trouvé des documents qui ont servi de pièces à conviction contre lui.

DES RISQUES INSENSÉS. Nelson avait changé. Le leader d'un mouvement non violent était devenu un chef militaire. Parfois, il paraissait même déprimé. La vie n'était pas facile. Il voyait Winnie rarement et il était vraiment fou d'elle. Il prenait des risques insensés pour la rejoindre. Je le lui disais souvent, mais il ne pouvait pas s'en

empêcher. Il vivait très mal cette séparation. En 1962, Mandela est arrêté sur la route qui le ramène de Durban. Et c'est en tenue traditionnelle xhosa qu'il se présente au procès. Verdict : cinq ans de prison ferme.

A ce moment-là, Sisulu et les autres, poursuivis ou menacés, cherchaient une cachette sûre. La seule était ce cottage de Rivonia. Ils y trouvent donc refuge. Le 11 juillet 1963, la police survient et les arrête. Après quatre-vingt-dix jours de confinement, les huit inculpés retrouvent Mandela. On l'avait ramené de Robben Island pour le juger avec eux et une centaine d'autres prisonniers, dont moi. Il était presque méconnaissable, habillé d'un short kaki et de sandales, il avait beaucoup maigri et son teint était verdâtre.

SON ARRÊT DE MORT. Pendant sept mois, nous avons préparé ce procès de Rivonia. Et, de nouveau, est apparu ce trait de caractère de Mandela dont je vous ai parlé. L'Umkhonto We Sizwe avait été formée dans la clandestinité. Le public n'en connaissait pas l'existence, ne savait pas qui procédait aux sabotages, ni pourquoi. L'occasion était toute trouvée pour en faire la publicité au cours du procès. Et Mandela, immédiatement, estima que c'était à lui de faire cette déclaration. Nous avons passé des heures à essayer de l'en dissuader, car il avait une défense toute prête : il était en prison pendant tout le temps où les sabotages avaient eu lieu. Mais impossible de le faire changer d'avis. Il y avait alors deux possibilités : faire cette déclaration du box des témoins, ou de celui des accusés, ce qui était beaucoup plus efficace. Mais cela revenait à plaider coupable. L'avocat essaya de le persuader qu'il signait son arrêt de mort. Ce qu'il comprenait parfaitement, mais c'était la chose qu'il fallait faire, il devait la faire. Et il la fit.

Après neuf mois de débat, 155 personnes ont été déclarées coupables et condamnées à perpétuité. Tous, sauf moi, Rusty Bernstein. Le juge était plutôt obstiné, dédaigneux, mais pas totalement diabolique, pas totalement à la solde du gouvernement. Il trouvait ce procès trop compliqué. Il s'était donc dit qu'il fallait un innocent. C'est, du moins, mon explication. Pourquoi moi ? Je lui semblais être un gentil Blanc de classe moyenne, un peu trop politisé, certes. La loterie. Ça aurait très bien pu être Kathrada, opposé à la lutte armée, mais qui suivait par discipline. Moi, j'étais au courant, j'étais d'accord avec ce qui se faisait, mais je n'en faisais pas partie. Une sorte d'antimilitarisme congénital. J'avais été dans l'armée une fois, ça m'avait suffi. Je faisais plutôt du travail politique.

Lorsque le jugement a été rendu, je n'ai même pas pu dire au revoir à Nelson et aux autres. Dans le square, la foule attendait la sortie du fourgon qui emmenait Mandela et ses compagnons. Or celui-ci prit le chemin exactement inverse de celui prévu. Même la foule n'a pu leur adresser un dernier signe. Depuis, je n'ai jamais revu Nelson, mon ami, mon camarade. **L.B.**

MANDELA

Tout bouge au pays de l'apartheid. Le plus vieux prisonnier politique du monde, Nelson Mandela, leader de l'ANC, devrait être incessamment libéré. Toute solution négociée passe par lui, mémoire et mythe de la conscience noire et, au-delà, de la conscience universelle. Mais qui est Nelson Mandela ? De son exil de Londres, un de ses compagnons témoigne pour « Politis ». Lionel Bernstein, dit Rusty, a milité avec le jeune Mandela au tout début de la lutte anti-apartheid. Il est devenu son ami. Jusqu'à ce que le procès de Rivonia les sépare en 1964.

**PAR
LIONEL
BERNSTEIN**

La première fois que j'ai rencontré Mandela, c'était en 1950, dans une des nombreuses réunions organisées dans les townships par le Parti communiste (auquel j'appartenais) et le Comité des syndicats non européens. Nous avons appelé à une grève pour le 1^{er} Mai. Mandela et la Ligue de la jeunesse de l'ANC (Congrès national africain), dont il était le président, étaient très opposés à cette idée. Mandela était dans le public, apostrophant et tentant de faire taire nos orateurs. C'était un homme physiquement imposant, il dégagait une grande force. Un « géant », comme nos enfants le surnommeront plus tard. Il se tenait debout, au-dessus de la foule, et possédait une forte voix. Il était très sérieux, pas violent, pas en colère, mais certainement très agacé. Et ainsi, de meeting en meeting, à Sophiatown, à Alexandra, à Soweto ou ailleurs, nous eûmes l'occasion de nous faire face et de nous interpeller l'un l'autre. Il n'était pas encore connu mais je savais qui il était et il m'avait probablement repéré...

Vers la fin de 1950, le Parti communiste est interdit. A ce moment-là, ses membres ainsi que ceux de l'ANC se rapprochent, réalisant que cette mesure menace beaucoup plus l'ANC que les 2 000 communistes (1 600 Noirs, 250 Indiens

et 150 Blancs). C'est alors que Mandela nous est apparu comme un personnage assez exceptionnel. Il avait le contact facile et mettait les gens très vite à l'aise. Les deux leaders noirs, Oliver Tambo et Walter Sisulu, avaient d'autres qualités. Le premier était déjà un fin diplomate, tandis que le second était, à mon sens, la tête politique de l'ANC. Mais Mandela avait l'art de réveiller le public. Non pas en usant de slogans ; c'était sa personnalité qui le plaçait dans une position de leader. Il nous a un jour raconté qu'il était amoureux d'une jeune fille. Mais la sœur de celle-ci n'aimait pas Nelson. Elle l'invita à dîner et servit du poulet. A côté de l'assiette du jeune homme, une fourchette et un couteau. Or il n'en avait jamais utilisé et ne savait comment faire. « *Je n'ai jamais revu cette jeune fille* », en a-t-il conclu. Il avait comme ça une collection d'anecdotes qui montraient qu'il avait eu des difficultés à s'adapter à la ville. Ce qui est étonnant lorsque vous pensez à l'homme si raffiné qu'il était devenu, très élégant, habillé de costumes toujours très bien coupés.

TOUS ATTENDAIENT... Dans les premiers temps de notre amitié, c'est dans son bureau d'avocat, à Johannesburg, que ma femme et moi lui rendions visite. Des locaux très simples, sans les fauteuils en cuir habituels. C'était le plus connu des cabinets d'avocats noirs du pays. Le corridor et les escaliers étaient toujours remplis de monde. De jeunes femmes qui nourrissaient leur bébé, des vieillards... Tous attendaient leur tour. Si Mandela n'était pas à son bureau, à l'heure du déjeuner, vous pouviez presque sûrement le trouver dans un petit restaurant indien, le Kapitans Café, au coin de la rue... C'était son endroit préféré. Apprenant d'ailleurs, l'année dernière, que ce restaurant allait fermer, Mandela a écrit, de prison, une lettre au patron pour dire combien il avait apprécié sa cuisine.

Nous ne nous sommes jamais rendus chez lui. D'abord parce qu'il était risqué de se rendre à Soweto sans autorisation. Mais aussi parce que sa première femme, Evelyn, n'était pas très enthousiasmée par ses activités politiques et n'encourageait pas ses amitiés dans ce domaine. Mandela n'était pas anticommuniste, comme on l'a parfois dit. Je pense, en fait, qu'il se méfiait des motifs et des programmes des communistes. Il n'avait pas de formation politique très poussée. Je ne suis pas sûr qu'il comprenait très bien ce qu'était le communisme. Il était avant tout nationaliste, un nationaliste noir. Il n'était pas du tout attiré par la communauté internationale ou européenne. C'était son propre peuple qui l'intéressait.

Ce n'est que progressivement, lorsqu'il a été chargé de la campagne de défiance de 1952, que Mandela a été amené à ouvrir son horizon aux autres communautés. Il a circulé, alors, dans tout le pays afin de recruter des volontaires prêts à désobéir aux lois de l'apartheid. A cette occasion nous est apparu un trait essentiel de son caractère. Quand quelque chose de dangereux ou de déplaisant doit être fait, il considère que c'est de sa responsabilité de le faire, pas de rester en arrière et de laisser les autres monter au créneau. Ainsi, en guise d'ouverture de cette campagne, le 26 juin 1952, Mandela brave le couvre-feu à la tête d'un petit groupe.

Il était très populaire, il avait été boxeur, les enfants couraient après lui dans les rues de Soweto. Tous ceux qui l'ont rencontré vous diront combien il était séduisant, même si ça n'était pas délibéré de sa part.

En décembre 1952, Mandela est arrêté et accusé, avec d'autres, d'avoir contrevenu à la loi interdisant le communisme. Il est alors « banni », c'est-à-dire qu'il ne peut participer à aucune réunion, ni quitter le district de Johannesburg. Cette



« Nous avons monté un coup en secret. L'audience était comme électri-fiée »

mesure à son égard sera constamment renouvelée jusqu'en 1961. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre dans l'ombre ses activités.

NELSON SE CACHAIT. En 1960, l'état d'urgence est décrété, et immédiatement après les événements de Shaperville, la même année, l'ANC est interdit. L'ordre de bannissement de Nelson expirait juste la veille de la conférence qui devait se tenir à Pietermarisburg, en mars 1961. J'étais banni comme lui, mais nous avons tous deux participé à la préparation de la conférence. Nelson se cachait afin que le gouvernement ne puisse le trouver pour renouveler son bannissement. Nous avons monté un coup en grand secret. Le jour de la conférence, Nelson bondit sur la scène et délivra un message, à la plus grande surprise du public. L'atmosphère était assez dramatique et l'audience fut comme électri-fiée.

A la suite de cette conférence, Mandela est chargé d'organiser une grève générale. A l'époque, une poignée de personnes seulement savaient où il habitait, dans une banlieue blanche, où il se prétendait domestique ou chauffeur. Je me souviens d'une réunion, un soir à Yeoville (le quartier juif de Johannesburg). Quelqu'un avait dû le déposer en voiture. Il est apparu seul, a participé à la discussion, puis, alors que nous avions terminé, il s'est levé, a mis son chapeau et s'est enfoncé dans la nuit, comme il était venu. Immédiatement après cette grève, Mandela donne une interview à la télévision britannique. Le moment est peut-être venu de penser la lutte autrement qu'en termes non violents, dit-il. Mais Mandela était cette sorte d'homme qu'il est toujours : chaque fois qu'une étape majeure survenait, il se tournait vers l'ANC et les consultait. Il reçoit alors un blanc-seing de l'ANC pour former un corps de combat, l'Umkhonto We Sizwe (la Lance de la nation), à condition que celui-ci soit autonome de l'ANC. ♦♦♦

"La première fois que j'ai rencontré Mandela, c'était dans une des nombreuses réunions organisées dans les townships par le parti communiste (auquel j'appartenais) et

le Comité des syndicats non-européens. Nous avons appelé à une grève pour le 1er mai 1950. Mandela et la Ligue de la jeunesse de l'ANC (Congrès national africain) dont il était le président étaient très opposés à cette idée. En grande partie parce qu'ils avaient le sentiment que ce n'était pas le parti communiste mais eux qui auraient dû prendre cette initiative. Par conséquent, ils faisaient tout pour nous empêcher de tenir nos assemblées. Et Mandela était dans le public apostrophant et tentant de faire taire nos orateurs. C'était un homme physiquement imposant, il dégagait une grande force. Un "géant", comme nos enfants le surnommeront plus tard. Il se tenait debout, au dessus de la foule, et possédait une bonne voix. Il était très sérieux, pas violent, pas en colère mais certainement très agacé. Et ainsi, de meetings en meetings, à Sophiatown, à Alexandra, à Soweto ou ailleurs, nous eûmes l'occasion de nous faire face et de nous interpeller l'un l'autre. Il n'était pas encore connu mais je savais qui il était et il m'avait probablement repéré..."

Lionel Bernstein, autrement dit Rusty ("même les services de sécurité m'appelaient ainsi") se souvient. "Je ne suis pas très bon pour les dates, il faudra m'aider" dit-il en serrant de ses longues mains noueuses le micro du magnétophone. Mais peu à peu sa mémoire et son regard bleu assemblent les morceaux du passé.

Cette année 1950 d'abord, lorsqu'il rencontra, dans des conditions peu favorables, un homme de 32 ans, arrivé à Johannesburg dix ans plus tôt de son Transkei natal et nommé Nelson Rolihlahla Mandela. Puis les années qui suivirent au cours desquelles les deux hommes, l'un blanc et architecte, l'autre noir et avocat, se fréquentent de plus en plus, pour se retrouver enfin en 1964 sur le même banc d'accusés au procès de Rivonia. Un peu en retrait, dans cette chambre d'hôtel de Lusaka, son épouse menue, douce et grave, assiste à l'entretien. Exilés en Tanzanie puis à Londres, ils ont tous deux fait le voyage pour revoir leurs vieux compagnons libérés de Robben Island en octobre dernier. Et alors ~~que son mari~~ débobine l'écheveau, Hilda ^y mêle parfois ses souvenirs.

Vers la fin de l'année 1950, le parti communiste est interdit.

~~Et~~ A ce moment-là ~~les~~ ses membres ainsi que ceux de l'ANC se rapprochent, réalisant que cette mesure menace beaucoup plus l'ANC que les 2000 communistes (1600 Noirs, 250 Indiens et 150 Blancs). "C'est alors que Mandela nous est apparu comme un personnage assez exceptionnel. Il avait le contact facile et mettait les gens très vite à l'aise. Oliver Tambo et Walter Sisulu, par exemple, avaient d'autres qualités. Le premier était déjà un fin diplomate tandis que le second était, à mon sens, la tête politique de l'ANC. Mais Mandela avait l'art de réveiller le public, non pas qu'il ait usé de slogans, c'était sa personnalité qui le plaçait dans une position de leader. Il nous a un jour raconté qu'il était amoureux d'une jeune fille. Mais la soeur de celle-ci n'aimait pas Nelson. Elle l'invita à diner et servit du poulet. A côté de l'assiette du jeune homme, une fourchette et un couteau. Or il n'en avait jamais utilisés et ne savait comment faire. "Je n'ai jamais revu cette jeune fille" avait-il conclu. Il avait comme ça une collection d'anecdotes qui montrait qu'il avait eu des difficultés à s'adapter à la ville. Ce qui est étonnant lorsque vous pensez à l'homme si raffiné qu'il était devenu, très élégant, habillé de costumes toujours très bien coupés".

40

45

50

55

Dans les premiers temps de leur amitié, c'était surtout dans son bureau, à Johannesburg, que le couple Bernstein lui rendait visite. "Des locaux très simples. Pas de ces fauteuils en cuir profonds que vous trouviez habituellement. C'était, si ce n'est le premier, le plus connu des cabinets d'avocats noirs du pays. Les noms de Tambo, Mandela et Robertson, je crois, étaient inscrits sur la porte de l'immeuble. Mais surtout le corridor et les escaliers étaient toujours remplis de monde. De jeunes femmes qui nourrissaient leur bébé, des vieillards... Tous attendaient leur tour. Si Mandela n'était pas dans son bureau, à l'heure du déjeuner, vous pouviez presque sûrement le trouver dans un petit restaurant indien au coin de la rue... C'était son endroit préféré". Apprenant d'ailleurs l'année ^{dernière} que ce restaurant allait fermer, Mandela a écrit, de prison, une lettre au patron du Kapitans café, lui redisant combien il avait apprécié

60

65

70

sa cuisine. "Nous ne nous sommes jamais rendus chez lui. D'abord 75
parce qu'il était risqué de se rendre à Soweto sans autorisation.
Mais aussi parce que sa première femme, Evelyn, n'était pas très
enthousiasmée par son activité politique et n'encourageait pas
ses amitiés dans ce domaine". Etait-il anti-communiste comme on
l'a parfois dit? "Je pense en fait qu'il se méfiait des motifs 80
et programmes des communistes. Parce qu'il n'avait pas une for-
mation politique très poussée. Je ne suis pas sûr qu'il compre-
nait très bien ce qu'était le communisme. Il y avait des doutes
dans son esprit. Il était avant tout nationaliste, un nationa-
liste noir. Il n'était pas du tout attiré par la communauté in- 85
dienne ou européenne. C'était son propre peuple qui l'intéres-
sait". Et ce n'est que progressivement lorsqu'il est chargé de
la campagne de défiance de 1952 que Mandela est amené à ouvrir
son horizon aux autres communautés. Il circule dans tout le pays
afin de recruter des volontaires prêts à désobéir aux lois de l' 90
apartheid. " A cette occasion nous est apparu un trait essentiel
de son caractère. Quand quelque chose de dangereux ou de déplai-
sant doit être fait, il considère que c'est de sa responsabilité de le faire
pas de rester en arrière et de laisser les autres monter au cré-
neau". Ainsi, en guise d'ouverture de cette campagne, le 26 juin 95
1952, Mandela à la tête d'un petit groupe brave le couvre-feu

"Il était très populaire, il avait été boxeur, les enfants cou-
raient après lui dans les rues de Soweto. Tous ceux qui l'ont 100
rencontré vous diront combien il était séduisant même si ça
n'était pas délibéré de sa part. Pourtant à l'époque seules les
personnes qui connaissaient bien l'ANC pouvaient réaliser que
cet homme était hors du commun".

En décembre 1952, Mandela est arrêté et accusé, avec d'autres, d' 105
avoir contrevenu à la loi interdisant le communisme. Il est
alors "banni", c'est-à-dire qu'il ne peut participer à une assem-
blée, ni quitter le district de Johannesburg. Cette mesure à son
égard sera constamment renouvelé jusqu'en 1961. Ce qui ne l'empê-
che pas de poursuivre dans l'ombre ses activités. 110

Quelques années plus tard , Mandela et Bernstein se retrouvent parmi les 156 personnalités accusés de haute trahison. Deux figures dominant le procès qui dure quatre années et demi et se conclue par l'innocence des accusés: celle du chef Luthuli, alors président de l'ANC, et celle de Mandela "sobre cependant. Pas optimiste de nature ou plus exactement il ne projetait pas son optimisme sans avoir de bonnes raisons pour cela."

115

En 1960 l'état d'urgence est décrété et immédiatement après les événements de Shaperville, la même année,

L'ANC est interdit . "L'ordre de banissement de Nelson expirait juste la veille de la Conférence qui devait se tenir à Pietermarisburg (mars 1961). J'étais banni comme lui, mais nous avons tous deux participé à la préparation de la conférence. Il se cachait afin que le gouvernement ne puisse le trouver pour renouveler son banissement. Mais nous avons monté un coup en grand secret. Le jour de la conférence il bondit sur la scène et délivra un message à la plus grande surprise du public. L'atmosphère était assez dramatique et l'audience fut comme électrifiée". A la suite de cette conférence, Mandela est chargé d'organiser une grève générale "A l'époque une poignée de personnes seulement savait ou il habitait, dans une banlieue blanche comme prétendu domestique ou chauffeur. Je me souviens d'une réunion un soir à Yeoville (le quartier juif de Johannesburg). Quelqu'un avait du le déposer en voiture, il est apparu seul, a participé à la discussion, puis alors que nous avons terminé, s'est levé, a mis son cha-

120

125

130

135

peau et s'est enfoncé dans la nuit comme il est venu." »

La grève lancée pour durer trois jours est suspendue dès le premier . En effet les radios et journaux annoncent que cette mobilisation est un échec, reprenant en fait les informations volontairement minimisatrices de la police.

Immédiatement après cette grève, ^{en 1961} Mandela donne une interview à la télévision britannique. Le moment est peut-être venu de penser la lutte autrement qu'en termes non-violents ^{dit-il}. Il reçoit un blanc-seing de l'ANC pour former un corps de combat, l'Umkhonto We Sizwe, ^(la lance de la Nation) à condition que celui-ci soit autonome de l'ANC.

Mais "Mandela était cette sorte d'homme qu'il est toujours: chaque fois qu'une étape majeure survenait, il se tournait vers l'ANC et les consultait". Quelques mois après les premiers sabotages, Mandela quitte illégalement l'Afrique du sud pour l'Ethiopie, l'Algérie (ou il reçoit un entraînement militaire) et Londres. A son retour il se cache à Rivonia, près de Johannesburg.

"Sur un terrain d'environ 5 ha, il y avait une maison principale qui appartenait à des européens qui menaient une vie normale mais savait qui se cachait dans le cottage à 50 mètres ^{d'eux}. Ca avait été mon travail d'architecte de

le rénover. J'allais donc très souvent là-bas. Nelson avait beaucoup de temps pour étudier, lire et écrire. Ce qui explique que la police ait trouvé, bien après son arrestation, lorsqu'ils nous ont arrêté nous, des documents qui ont servi de pièces à conviction contre lui".

Avait-il alors changé? "Oui dans la mesure où le leader d'un mouvement non-violent était devenu un chef militaire. Sinon il était le même, peut-être un peu plus déprimé. La vie n'était pas facile. Il voyait Winnie rarement et il était vraiment fou d'elle. Il prenait des risques insensés pour la rejoindre. Je ^{lui} lui disais souvent mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Il vivait très mal cette séparation."

En 1962, Mandela est arrêté sur la route qui le ramène de Durban. Et c'est en tenue traditionnelle, xhosa, qu'il se présente au procès. Verdict: 5 ans de prison ferme.

A ce moment-là Sisulu et les autres, poursuivis ou menacés, cherchaient une place sûre. "La seule que nous avions était ce cottage de Rivonia." Ils y trouvent donc refuge. Le 11 juillet 1963, ils sont en train de discuter quand la police

survient et les arrête. Après 90 jours de confinement, les huit inculpés retrouvent Mandela. "On l'avait ramené de Robben Island pour le juger avec nous. Il était presque méconnaissable, habillé d'un short kaki et de sandales, il avait beaucoup maigri et son teint était verdâtre. Pendant sept mois nous avons préparé le procès. Et de nouveau apparaît ce trait de caractère de Mandela dont je vous ai parlé. Umkhonto We Sizwe avait été formé à un moment où il était impossible d'en faire l'annonce. Le public n'en connaissait pas l'existence, ne savait pas qui procédait aux sabotages ni pourquoi. Il pouvait seulement le deviner. Or l'occasion était toute trouvée pour en faire la publicité ^{au cours du procès}. Et Mandela, immédiatement, dit que c'est à lui de faire cette déclaration. Nous avons passé des heures à essayer de l'en dissuader car il avait une défense toute prête: il était en prison pendant tout ce temps là. Mais impossible de le faire changer d'avis. Il y avait alors deux possibilités: faire cette déclaration du box des témoins ou ^{bien} de celui des accusés, ce qui était beaucoup plus efficace. Mais cela revenait à plaider coupable. L'avocat essaya de le persuader qu'il signait son arrêt de mort. Ce qu'il comprenait parfaitement mais c'est la chose qu'il fallait faire, il devait la faire. Et il l'a fit."

Après neuf mois de débat, tous sont déclarés coupables et condamnés à perpétuité. Tous, sauf Rusty Bernstein. "Le juge était plutôt obstiné, dédaigneux mais pas totalement diabolique, pas totalement à la solde du gouvernement même si pas très intelligent. Il trouvait ce procès très compliqué. Il s'était donc dit qu'il fallait un innocent. C'est du moins mon explication. Pourquoi moi? Je lui semblais être un gentil Blanc de classe moyenne, un peu trop politisé certes. La loterie. Ça aurait très bien pu être Kathrada, opposé à la lutte armée mais qui suivait, par discipline. Moi j'étais au courant ^{d'étais d'accord avec} de ce qui se faisait mais je n'en faisais pas partie. Une sorte d'antimilitarisme congénital. J'avais été dans l'armée une fois, ça m'avait suffi. Je faisais plutôt du travail politique. [Lorsque le jugement a été rendu un des policiers a voulu me faire redescendre dans la cellule avec les autres. Je me suis alors immédiatement détaché du banc des accusés et ai rejoint les avocats. Je n'ai même pas pu leur dire

175

180

185

190

195

200

205

210

→
au revoir.

Dans le square, la foule attendait la sortie du fourgon qui emmenait Mandela et ses compagnons. Or celui-ci prit le chemin exactement inverse de celui prévu. Même la foule n'a pu leur adresser un dernier signe.

220.

Ariane BONZON

Correction

Ligne 68 : des vieillards, des jeunes gens avec
leur pass....

Johannesburg, le 19 février 90

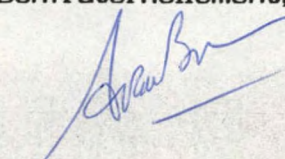
Cher Jean-Paul,

Ce petit mot afin de préciser notre conversation téléphonique de ce matin. En prévision du numéro consacré à Mandela, nous avons convenu que je vous fournirai deux papiers: un reportage sur l'ANC à Lusaka et l'interview, sous forme d'article rédigé, d'un ancien compagnon de Mandela. Je vous ai envoyé ces deux papiers. Or lorsque j'ai reçu le numéro en question, j'ai découvert un texte signé Bernstein, prétendument envoyé de Londres par ce dernier. J'aurai peut-être pu comprendre que l'intérêt du journal était de ne pas citer celle qui a trouvé Bernstein, l'a convaincu du parler, celle qui a traduit, mis en forme et vérifié ce témoignage. Encore eût-il fallu que j'en sois informée auparavant.

Il m'est, en revanche, impossible d'admettre que Bernstein ait été utilisé de la sorte. Car vous ne vous êtes pas contenté de reprendre ses propos mais vous y avez ajouté certains des passages que j'avais rédigés ainsi... qu'une erreur historique (où êtes-vous allés chercher un certain nombre d'accusés supplémentaires au Procès de Rivonia, p 23 ?). De même, certaines expressions comme "Mandela, mon ami, mon camarade" sont à mille lieues du style de Bernstein. C'est, cela va sans dire, tout autre chose de lire ses propos rapportés par un journaliste et de les découvrir signés de son nom sans même avoir pu en vérifier le contenu. J'avais assuré Bernstein de certaines règles du jeu. Il m'avait fait confiance. Il a eu tort: le journal pour lequel je travaille ne m'a pas épaulée.

J'en conclus que nous avons une conception trop différente de notre collaboration pour la poursuivre. J'en suis désolée. Je te serai reconnaissante de veiller à ce que toutes mes piges et notes de frais me soient réglées au plus vite.

Confraternellement,



. Copie à Bernard LANGLOIS, directeur de POLITIS

Collection Number: A3299

Collection Name: Hilda and Rusty BERNSTEIN Papers, 1931-2006

PUBLISHER:

Publisher: Historical Papers Research Archive
Collection Funder: Bernstein family
Location: Johannesburg
©2015

LEGAL NOTICES:

Copyright Notice: All materials on the Historical Papers website are protected by South African copyright law and may not be reproduced, distributed, transmitted, displayed, or otherwise published in any format, without the prior written permission of the copyright owner.

Disclaimer and Terms of Use: Provided that you maintain all copyright and other notices contained therein, you may download material (one machine readable copy and one print copy per page) for your personal and/or educational non-commercial use only.

People using these records relating to the archives of Historical Papers, The Library, University of the Witwatersrand, Johannesburg, are reminded that such records sometimes contain material which is uncorroborated, inaccurate, distorted or untrue. While these digital records are true facsimiles of paper documents and the information contained herein is obtained from sources believed to be accurate and reliable, Historical Papers, University of the Witwatersrand has not independently verified their content. Consequently, the University is not responsible for any errors or omissions and excludes any and all liability for any errors in or omissions from the information on the website or any related information on third party websites accessible from this website.

This document is part of the *Hilda and Rusty Bernstein Papers*, held at the Historical Papers Research Archive, University of the Witwatersrand, Johannesburg, South Africa.